

HOMMES D'ÉQUIPAGE

CÉCILE RAYNAL

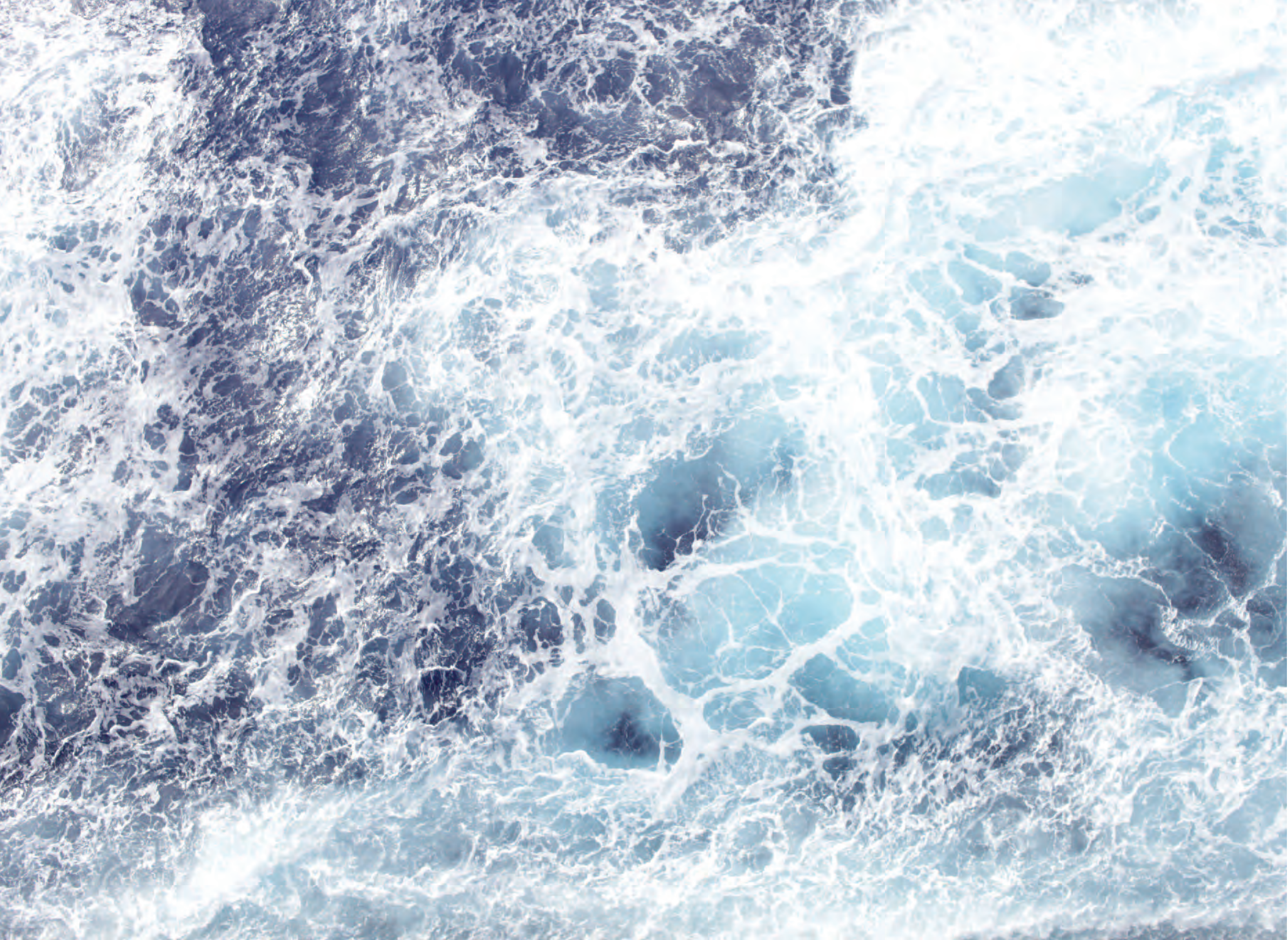


*Y a t-il quelque part
sur cette terre qui s'amoin-drit
un homme comme moi
marchant au bord de l'océan
et*

Kenneth White



À Christiane Tincelin,
à Philippe Gestin,
aux marins de ce bord,
à leurs patiences, à leurs silences, à leurs chants...



*Y a t-il quelque part
sur cette terre qui s'amoin-drit
un homme comme moi
marchant au bord de l'océan
et*

Kenneth White

À Christiane Tincelin,
à Philippe Gestin,
aux marins de ce bord,
à leurs patiences, à leurs silences, à leurs chants...



Oiseau
Grès enfumé, acrylique, acier.

ÉDITO

PAR KARL TAILLEUX

Je suis très heureux d'inaugurer l'espace culturel des Docks Vauban en accueillant l'exposition *Hommes d'équipage* de Cécile Raynal pour sa première présentation au public. Elle constitue l'étape initiale d'un projet de grande ampleur en faveur d'une culture accessible à tous et me tient particulièrement à cœur.

Hommes d'équipage est le fruit d'une résidence, vécue en 2012 par Cécile Raynal, à bord du Fort Saint Pierre, un porte-container de la compagnie CMA-CGM.

Construite avec la complicité du Commandant et de l'équipage, bâtie au rythme du travail du bateau et des éléments, cette œuvre répond à une intention documentaire autant que poétique. À partir des portraits sculptés en mer, des récits de marins entendus à bord, du travail prolongé à terre, *Hommes d'équipage* témoigne de la vie du bord, du travail ininterrompu des marins, au rythme des rotations.

Cette exposition prolonge le voyage de la sculpteur et des marins, sur un mode lent et contemplatif, au cœur d'un lieu référent du patrimoine portuaire normand dont la vocation originelle était, à sa construction en 1846, d'accueillir la cargaison des navires en transit vers d'autres destinations.

Elle prolonge aussi l'histoire des Docks Vauban, ce lieu désormais ouvert et pluriel, héritage prestigieux de l'identité maritime et commerciale du Havre.

Les *Hommes d'équipage* de Cécile Raynal sont ici chez eux.

Avant de reprendre la mer vers une prochaine exposition aux Antilles puis vers d'autres horizons, ils escalent quelques semaines dans ce tout nouvel espace culturel des Docks Vauban, pour notre plus grand bonheur.

Bienvenue aux *Hommes d'équipage* et à celle qui a su si bien inscrire dans la terre ce qu'ils donnent à voir d'eux-mêmes sur la mer.

Karl Tailleux,
Directeur des Docks Vauban,
Le Havre.

Pacha

Grès enfumé, bois,
acier peint.



TERRE !

PAR FLORENCE CALAME-LEVERT

Cécile et moi nous sommes rencontrées loin de la mer. C'était au pied de la cathédrale d'Évreux. Nous étions quelques-uns venus l'écouter parler de l'une de ses œuvres apparue là quelques jours plus tôt : sur un socle en métal, un homme modelé dans la terre nous toisait de sa hauteur. Cécile a pris la parole. L'instant suivant, l'angélus débutait, déployant son rythme lent, sa sonorité forte et grave. Pendant un moment Cécile a poursuivi, poussant la voix, en lutte contre la sourde mélodie qui montait en puissance. Sûre d'elle, sorte de Don Quichotte au féminin, elle semblait alors croire pouvoir le faire taire. Puis, elle a rendu les armes : grand sourire, corps décrispé, comme libérée de cette tension propre désormais seulement à la sculpture.

Reprenant son fil, Cécile a présenté le portrait d'homme saisi dans l'argile. Il est une pièce d'une série plus large réalisée en centre de détention et prend place dans un ensemble plus vaste encore : au fil de ces dernières années, les lieux d'enfermement tels prisons, hôpitaux et maisons de retraite sont devenus les ateliers de Cécile qui s'installe au sein de ces univers clos pour travailler avec ceux qui y vivent et nous en livrer les portraits. Je me remémore aujourd'hui cette première rencontre et l'échange qui a suivi. Cécile revenait tout juste de son périple de plusieurs mois à bord du Fort Saint Pierre. À son bord, comme à son habitude, elle y a installé son atelier inscrivant cette aventure dans la poursuite de l'exploration du huis clos et découvrant un type d'enfermement propre au bateau sans mur ni verrou. Alors qu'elle racontait, je découvrais dans ses yeux ce que j'ai souvent vu dans ceux des marins : comme une étendue à perte de vue, une clarté, une invitation généreuse à les y suivre, le rideau de leur visage entrouvert vers ce qui nous est, à nous autres terriens, inconnu, mais dont le riche imaginaire nous fascine. Un regard particulier qui nous invite à rêver des mystères d'un huis clos dans ce très loin au sein duquel les marins voguent à longueur de vie. Sans doute lorsqu'ils sont à bord, les marins devinent-ils dans le regard de leurs coéquipiers, une terre qu'ils espèrent tous, au bout du voyage, pointer son profil tel un corps étendu à l'horizon.

J'ai aujourd'hui sous les yeux les images des sculptures réalisées à bord du Fort Saint Pierre, dans cette terre glaise qu'elle chérit. Je viens tout juste aussi de lire les extraits de son journal de bord destinés à être publiés dans ce livre. Tout ceci me confirme ce que je pressens depuis le

début : Cécile est l’auteur d’une certaine forme d’art total au sein duquel l’immersion en altérité inaugure déjà l’œuvre. La plasticité de cette expérimentation est l’un des matériaux même de l’artiste, au même titre que la terre elle-même. Pour la réalisation d’*Hommes d’équipage*, Cécile a senti le devenir autre du plus profond de son corps, un corps en apprentissage de la mer, en apprentissage du navire, machine immense de puissance, toute de vibrations, de sursauts et de chocs. Elle a préparé son corps tout entier à la liberté de se faire apprivoiser par la mer et par le navire. Un corps de danseuse et de sculptrice qui, pourtant, en a vu d’autres sans pour autant avoir jamais vécu ça... Et, Cécile semble avoir goûté aux délices de cette séduction dont elle a fait son miel. Ainsi, rester soi – c’est-à-dire sculptrice dans la volonté de nous révéler ces hommes – a nécessité son abandon aux transformations sensorielles que lui a livré son corps.

Dans le même temps, Cécile s’est attachée à suivre un autre lièvre : mettre à profit le vague de son statut de passagère pour provoquer chez ces hommes et femmes membres de l’équipage, l’expression de ce qui ne s’exprime ordinairement pas entre collègues sur le navire. Au sein de la communauté de travail, en effet, chacun ne livre de son intimité qu’une image lissée, une image prête à se dire et par ailleurs protectrice. La frontière la plus étanche possible est fixée entre leur vie à terre, avec les leurs, et la vie à bord. Mais dans les limbes de l’atelier du bord, ils ne sont comme nulle part ailleurs, ni à bord, ni à terre. Cécile n’est pas en capture d’image, mais exerce en quelque sorte un prémodelage.

Je suis émue de découvrir la pile de bleus de travail de l’une des installations. Ils m’évoquent une identité de métier, la distinction des tâches au sein de cette communauté d’hommes et la protection du corps. Ils me rappellent aussi une étude menée auprès des femmes de marins terre-neuvas* avec l’une d’elles qui disait savoir lire dans le vêtement du bord rapporté à la maison le quotidien de cet homme – le sien – qui ne lui parlait jamais ni du bateau ni de sa vie en mer. Le labeur de la femme, toujours recommencé sur l’étoffe – salissures et accrocs apparaissant toujours aux mêmes endroits –, conjugué à la connaissance intime du corps de cet homme lui permettait d’imaginer sa vie à bord et les entrailles mêmes du bateau.

Avec *Hommes d’équipage*, Cécile nous parle de marins, profondément, elle nous parle d’elle aussi, et de sculpture, bien sûr. Les portraits débarqués du voyage et les installations au sein desquelles ils prennent place pour l’exposition ne nous invitent pas à savoir absolument tout de ces hommes dont Platon disait qu’ils n’étaient “ni vivants, ni morts”,

appartenant à une catégorie à part. Plus justement, nous dirons qu’ils viennent vers nous en enchanteurs. Ils nous livrent quelques bribes qui nous ouvrent au plaisir de la question. Le corps de ces hommes rompus à la vie en mer et à un univers au sein duquel l’instabilité est maîtresse nous fait nous interroger sur notre propre rapport au monde, nous fait prendre conscience des objets qui nous entourent, de la stabilité de notre sol quotidien. L’histoire en altérité dont témoignent ces sculptures renforce encore l’une des fonctions de cet art en trois dimensions qui se déploie dans l’espace et, dans le meilleur des cas, nous embarque pour nous le faire sentir autrement. Ces installations nous parlent donc de corps et d’identités en altérité. Elles nous montrent aussi ce que Cécile a à nous dire de la sculpture, tout en nous parlant de ces hommes avec justesse.

Florence Calame-Levert,
Conservateur du patrimoine,
Docteur en ethnologie,
Directrice du musée Musée d’Art,
Histoire et Archéologie d’Évreux.

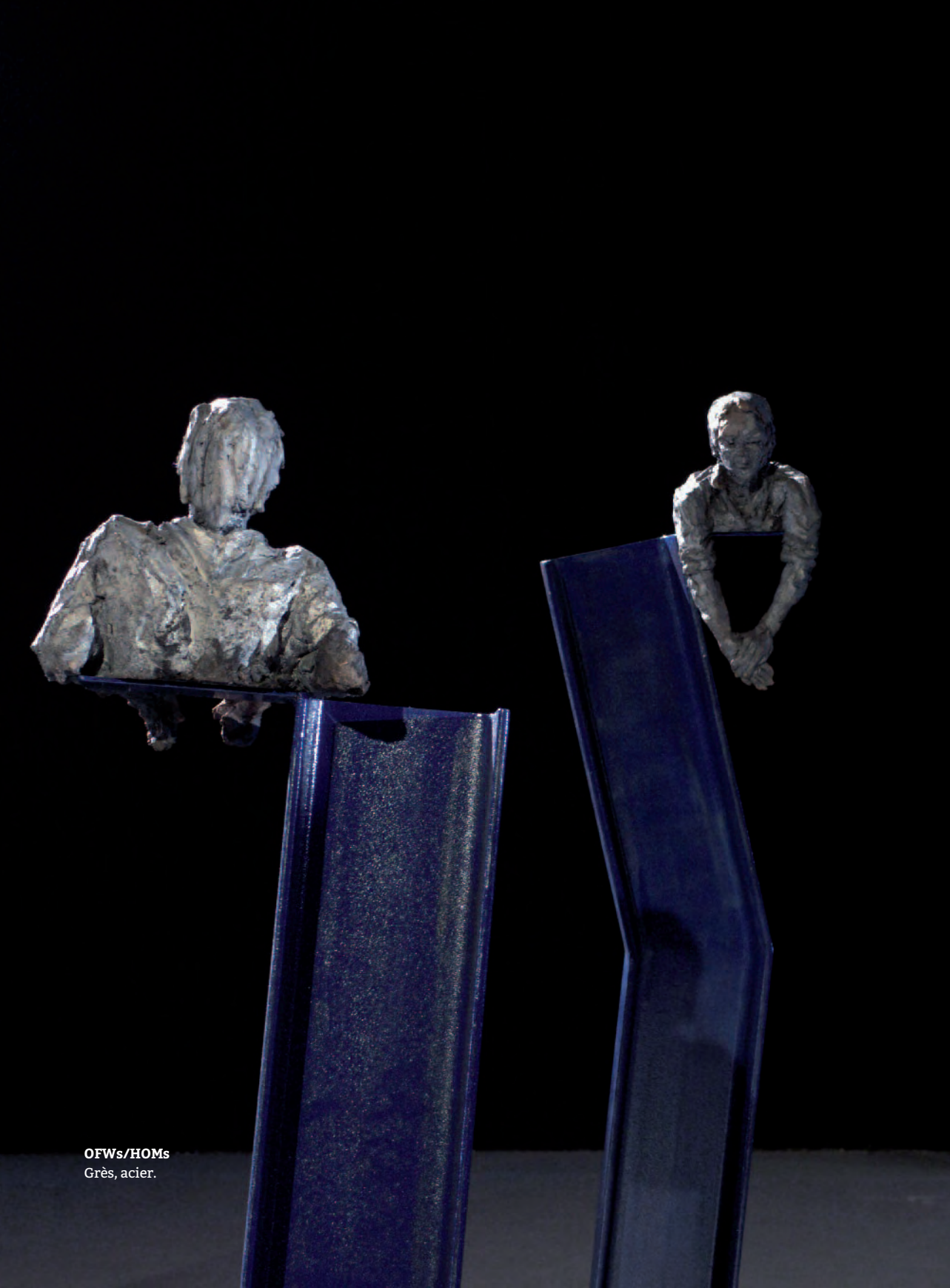
* *Femmes de marins, compagnes de pêche*, Florence Levert et Karine Le Petit, éd. Musée de Fécamp, 2003



Portraits à l'oiseau
Grès enfumé, bois, acier peint.



39° N, 31° W
(détail)
Grès enfumé, coton, bois, acier.



OFWs/HOMs
Grès, acier.



39° N, 31° W
(détail)







Homme au bonnet



Longues oreilles
Grès, acrylique, acier peint.



Marco penché
Grès, acier, bois et sable.



39° N, 31° W



Portraits à l'oiseau
(détail)



Pacha sur métal larmé
Grès enfumé, bois, acier peint.

L'ART DE LA RENCONTRE

PAR BRIGITTE PATIENT

J'ai eu la chance de suivre le projet de Cécile Raynal, *Hommes d'équipage*, dans mon émission sur France Inter. Je l'ai retrouvée plusieurs fois au cours de son travail, en direct, dans un temps minuté, médiatique... Un temps différent de celui qu'elle met en scène pour ses sculptures, étiré, sans destination.

Avant son départ, j'interviewe Cécile Raynal par téléphone, sa voix est claire, elle est encore à terre :

Être dans des espaces en marge, entrer dans un monde confiné pour y voyager et sculpter autour des vies qui s'y enracinent pendant un temps, c'est ma façon de vivre la sculpture. J'écris cette aventure comme un voyage sans destination, artiste en action parmi les travailleurs de la mer.

C'est notre deuxième rendez-vous sur France Inter, la semaine après son départ. Le son est toujours clair mais la voix plus lointaine, elle est sur le pont :

Parmi les hommes d'équipage, il y a une femme. Je leur ai présenté mon projet. Dans l'ensemble, chacun aime la lumière qui va se poser sur eux, sur leur métier, mais la langue est une frontière difficile à passer car l'équipage est international. Les temps de travail sont fragmentés, le bateau impose son rythme et je m'organise avec les contraintes du bord. Grâce à l'accord du Commandant, je peux travailler sur la passerelle, tout en haut du château, et j'ai un atelier en bas sur le pont supérieur, des lieux très contrastés.

Nous retrouvons Cécile Raynal pour un dernier rendez-vous, alors qu'elle vient d'arriver au Havre :

J'ai débarqué hier soir. Ma tête essaie de suivre mon corps qui ne comprend pas bien ce qui se passe. Tout est stable et silencieux, contrairement à ce que je viens de lui faire vivre depuis trois mois. J'ai déchargé une trentaine de sculptures, elles m'attendent à l'atelier. Je dois finaliser le projet. Le temps de la sculpture en face à face m'a offert des récits de vie, des silences, des visages et des corps. Maintenant, je dois me poser et continuer à travailler.

Aujourd'hui, vous pouvez voir les sculptures de Cécile Raynal, celles qui furent réalisées le temps des traversées et d'autres construites à terre, à partir des récits marins. En lisant son journal de bord, en l'écoutant, je pense aux territoires qu'elle parcourt pour sculpter. Des espaces clos dans lesquels se déroulent des vies en marge. La prison, la maison de retraite, l'hôpital, le cargo. Autant de "scènes" pour déployer son regard et ses gestes de sculptrice. Autant d'êtres humains qui ne se laissent, d'habitude, pas approcher car leur identité est enfouie sous le poids de l'isolement et du travail. La sculpture de Cécile Raynal est un témoignage de vie dans ces espaces différents, ceux que notre société crée au fil de son histoire et que Michel Foucault appelle hétérotopies.

*Les hétérotopies supposent toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables. En général, on n'accède pas à un emplacement hétérotopique comme dans un moulin. Ou bien on y est contraint, c'est le cas de la caserne, le cas de la prison, ou bien il faut se soumettre à des rites et à des purifications. On ne peut y entrer qu'avec une certaine permission et une fois qu'on a accompli un certain nombre de gestes.**

Rites et gestes. Cécile Raynal était danseuse. Est-ce le lien pour suivre le processus de sa création depuis de nombreuses années ? Elle vous dira qu'elle ne danse plus. Malgré tout, j'ose cette rêverie : Cécile Raynal est danseuse et la terre est sa partenaire. Il ne s'agit pas d'un duo refermé sur lui-même car l'autre est indispensable à sa création. Un homme, une femme, voyageur de ces contrées isolées dans lesquelles elle aime entrer et qui sera tenté par l'aventure de la représentation. Que va-t-elle faire de moi ? Que voit-elle ? Quel double crée-t-elle ? Et ainsi naîtra une sculpture sur cette scène extraordinaire, territoire longuement recherché, "lieu hors de tous les lieux" dans lequel il nous est interdit d'entrer, sauf avec la persévérance de Cécile Raynal. Entrer là pour rencontrer l'autre, l'humain, se lier à lui avec une proposition artistique et nous offrir cette relation en partage au travers de la sculpture. Sculpture qui ne naîtra qu'avec celui ou celle qui acceptera d'entrer dans la danse, donner son corps, son visage, ses gestes à l'argile et au feu. Accepter que Cécile Raynal inscrive dans la matière les reliefs de vie, ce qu'elle en lit, ce qu'elle en pense, ce qu'elle en rêve. Combien d'histoires sont-elles racontées dans cette argile modelée ? Combien de paysages entrevus, donnés, puis regrettés ?

Dans cette danse avec la terre se jouent ces questions, ces rêves, ces géographies intimes, ces mémoires. Cécile Raynal bouge, porte, tourne, masse, coupe, effleure, travaille en mouvement et en tension.

Dans l'installation de l'œuvre, auprès des sculptures, une projection vidéo, *Si loin tout autour*, rappelle avec force que Cécile Raynal et sa sculpture s'inscrivent dans une démarche documentaire, une réalité traversée dont elle se nourrit. Les prises de vues faites par l'artiste nous permettent aussi d'accéder à ses imaginaires. Projetées en boucle, elles sont errances, rêveries, son du bateau, présence-absence des travailleurs du bord, immensité des espaces.

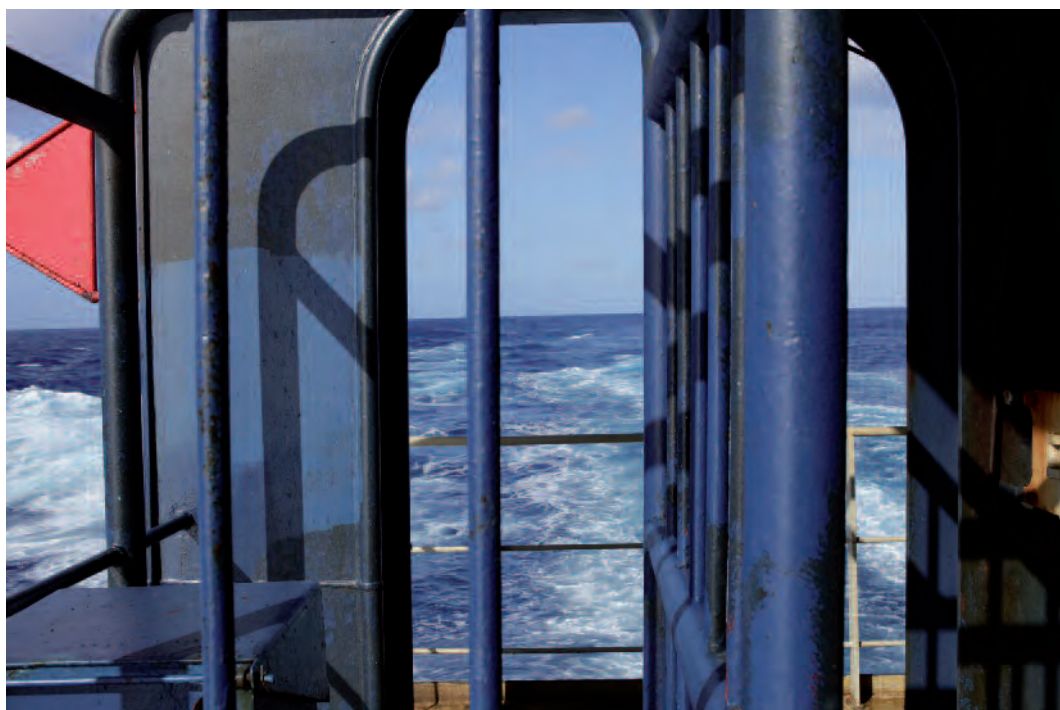
*Et si l'on songe, après tout, que le bateau, c'est un morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, qui vit par lui-même, qui est fermé sur soi et qui est livré en même temps à l'infini de la mer et qui, de port en port, de bordée en bordée, de maison close en maison close, va jusqu'aux colonies chercher ce qu'elles recèlent de plus précieux en leurs jardins, vous comprenez pourquoi le bateau a été pour notre civilisation, depuis le XVI^{ème} siècle jusqu'à nos jours, à la fois non seulement, bien sûr, le plus grand instrument de développement économique mais la plus grande réserve d'imagination. Le navire, c'est l'hétérotopie par excellence. Dans les civilisations sans bateau, les rêves se tarissent, l'espionnage y remplace l'aventure et la police, les corsaires.**

Si la danse est un art éphémère, la sculpture, elle, se joue de l'éternité, aussi bien dans sa représentation que dans la matière qui compose les visages et les corps de ces hommes d'équipage qui se présentent à nous aujourd'hui. À nous aussi d'entrer dans la danse, puisque nous avons la chance de les rencontrer.

Brigitte Patient,
Productrice et animatrice de radio.
France Inter
"Regardez Voir" ...

* *Le corps utopique, les hétérotopies*,
Michel Foucault, éd. Lignes





CARNET DE BORD

3 JUILLET

Je sais maintenant qui est Novecento, un pianiste né sur un cargo et qui jamais jamais n'a pu en descendre, parce que

*un bateau tu peux toujours en descendre mais de l'Océan, non (...)
ce n'est pas ce que j'ai vu qui m'a arrêté/
c'est ce que je n'ai pas vu/
Tu peux comprendre ça mon frère ? c'est ce que je n'ai pas vu... je
l'ai cherché mais ça n'y était pas, dans cette ville immense il y avait
tout sauf/
il y avait tout/
Mais de fin il n'y en avait pas. Ce que je n'ai pas vu, c'est où ça
finissait, tout ça. La fin du monde/
C'est ça que j'ai appris, moi.
La terre est un bateau trop grand pour moi.
Alessandro Baricco, in Novecento*

6 JUILLET

En effet, j'ai finalement, il fallait bien une fin, débarqué.
Atterri convient aussi.

N'ayant jamais senti d'effets notoires liés à un mal de mer qui m'est resté inconnu, je me suis trouvée groggy, assommée par le mal de terre, un truc étrange qui vous dérobe du sol et le transforme en matière peu fiable et nauséuse. Les marins m'avaient prévenue de ce mal là.

Je ne suis pas marin devenue, pour autant vivre ce temps à bord du gros bateau coque d'acier m'a révélé son insoupçonnée richesse, celle d'un temps qui préserve le temps, d'un espace où s'abolissent les échelles, d'une liberté enclose et comme radicalement ouverte sur l'infini. Celle ou celui qui a navigué en gardera toujours l'éblouissement et la sensation de faire partie d'un peuple au territoire singulier, mouvant et sans fin.

Ce qui n'empêche pas le goût, la gratitude, la folle tendresse de retrouver les siens,
la terre, le vent dans ses arbres, l'odeur du tilleul en fleurs,
les marches sur les falaises blanches,
le feu dans une cheminée l'hiver blotti,
un dessin sur une table posé,
le crissement de la neige, l'énergie des amours et des amitiés terriennes,
ni se sentir en exil,
devenir vague.

7 AVRIL

Quitter le Havre hier sous une lune pleine, en croire à peine mes sens de tout ce vent, ces éclats de lumières reflétés dans l'eau calme, s'apercevoir à peine que tout vibre sous mes pieds, que tout vibre dans l'esprit, plus intensément encore.

Suite au fracas de l'envol de l'hélico emportant Philippe, le pilote (celui-même qui me permit quelques mois auparavant de monter pour la première fois sur un "8 000 boîtes" mouillé au large qu'il rentrait au port), surgit soudain l'immense nuit, un ronron doux et un mouvement léger sous les jambes, un truc vivant et paisible, un vide plein. Éprouver longtemps la nuit sur la passerelle plongée dans le noir, laisser apparaître la réalité d'un lieu tant attendu.

9 AVRIL

Le lendemain, après avoir rencontré tranquillement le commandant, le chef cuisine, le capitaine, les timoniers, le bosco, l'étonnante jeune femme lieutenant, j'ai parcouru les 194 mètres de la proue à la poupe sur les 30 mètres de large du bateau par ses coursives, ses escaliers métalliques, son ascenseur, ses ponts avant et arrière, dans les variations du bruit continu des machines, jusque la passerelle, en haut d'un château où toute évocation de prince ou princesse se heurte inévitablement aux empilements rigoureux des boîtes métalliques, vieux légos salis, présences mutiques et Raison d'être de cette usine sur mer.

La mer, puissance sacrée, impose modestie à chacun sur ce bord, ou plutôt un orgueil mesuré.

Le commandant me propose un espace de travail sur le pont supérieur, le plus bas, dans la cabine réservée aux matelots égyptiens lors du passage de Suez. Point de canal entre Le Havre et les Antilles, donc la cabine m'est octroyée. Elle fera un atelier très convenable, accessible à tous, vent et embruns compris.

Une deuxième cabine me sert de lieu de stockage des caisses, d'entrepôt des sculptures à venir.

Cette présence fortuite d'une sculptrice à leur bord est accueillie avec un intérêt, voire une bienveillance, discrètement ou clairement exprimés par la plupart des hommes d'équipage. Ce qui n'exclut pas quelques doutes et questions...

J'ai enfin rencontré Eric de Lucy, et quatre de ses amis, joyeux passagers embarqués à Dunkerque pour traverser l'Atlantique. Ils m'invitent gentiment à leur table.

10 AVRIL

Clotilde est lieutenant de sécurité, jeune et décidée, la moindre des choses quand on est femme dans la marine marchande.

Nous sommes chacune heureuse de la présence de l'autre à bord. Elle se prête au jeu de l'immobilité avec la même rigueur, la même attention que celle imposée par son travail qui consiste à veiller et garder le cap.

Voilà, sur la passerelle veillent des hommes et des femmes, dans un calme étrange, actif, les corps campés sur des jambes souples, ou assis, dans une vigilance pointée sur l'espace sans balise.



11 AVRIL

La mer que la langue française, par la seule ellipse du “e” final, rend infiniment proche de l’autre mère. Vitale, toute puissante, infinie, somptueuse, dangereuse, imprévue, rassurante, énergisante, nerveuse, berceuse, elle roule autour de nous son intemporalité et confond sa nuit aux constellations.

Elle abolit la limite même de l’horizon, modifie les échelles de représentation, laissant percevoir la rotondité de la terre comme un disque plan. Ils n’en croyaient que leur sens les Vikings, qui pensaient naviguer au risque de leur chute dans le néant au-delà de la ligne d’horizon.

La mer nous emporterait-elle vers elle-même autant que vers les destinations commerciales ?

Le commandant Guille est un homme affable et pondéré, rompu à l’exercice d’une indispensable autorité ici, sans vanité aucune. Il accepte de poser pour moi et me donne accès à la passerelle pour y travailler, avec les hommes et femmes de quart.

Sculpter dans la passerelle est à la fois imprévu, improbable, c’est un jeu serré avec les contre-jours, et un dialogue entre deux patiences à l’œuvre, entre nos regards persistants, le mien sur le sien dirigé vers la mer.

12 AVRIL

Nicolae est timonier. L’écouter dire sa fatigue des allées et venues incessantes à travers les mers, de ces voyages sans destination, sans autre destination que rentrer un jour chez lui. Lorsque nous évoquons le mal de mer de certains passagers, il dit cette chose

*Un bateau bouge. Lorsqu’un bateau de bouge pas,
ça s’appelle une épave.*

Son portrait se fait dans la cabine Suez, c’est une sculpture de petite taille. Première dans ce local situé au pied du cargo, tout près des vagues. J’y évalue mon équilibre, la pression des vibrations des machines sur la terre modelée, son tassement, sa résistance aux roulis légers mais obstinés du bateau.

Sur cette mer peu agitée pour le moment, tout va bien.

Je peux travailler.



14 AVRIL

S'accrocher à la sculpture prend ici un sens très incarné. Le tangage permanent et doux du navire, sur une mer pourtant très calme, m'oblige à bloquer les sellettes, qui glissent sinon elles aussi. Une jambe calée contre la structure, comme chacun ici, cherche des appuis sans même y penser.

Les portraits des hommes du bord s'annoncent solidement ancrés, adossés, posés. Fragmentés.

Puis, suis montée sur la passerelle pour commencer le portrait de Cyril, second capitaine. Il me raconte les torsions et résistances d'un porte-conteneurs frôlé quelques heures par un typhon, son émotion pour une première baleine aperçue en navigation, son adolescence à Cherbourg, ses retours à Marseille.

Je travaille par bribes, parfois une tête, ou un buste... ne pas faire dire à la sculpture ce qu'elle n'a pas à dire.

Ne pas faire parler l'acier.

Même si un jour, plus tard, à terre, j'apprends par mon ami chaudronnier qu'une barre d'IPN est constituée *d'une âme et de deux ailes...*

L'âme est soumise à de possibles voilements. Ce risque de voilement est compensé par des raidisseurs, dénommés *ailes* dans le cas de l'acier... *les ailes de l'acier.*

Sur les bateaux, les structures doivent fléchir, ployer, se tordre, peuvent grincer, gémir, claquer, mais surtout sans se briser. Me souviens du récit de Cyril et de certaines tempêtes mémorables durant lesquelles les marins aperçoivent, du tribord de la poupe, le bâbord de la proue.

Le chef m'autorise à visiter la salle des machines, ventre du bateau, organisme vivant. Les mécaniciens s'y transforment en chirurgiens minuscules, montant et descendant le long de ce système organique saturé de couleurs. Ils œuvrent dans un vacarme permanent, dont on ne perçoit qu'un ronronnement continu sur le navire, et qui rend sourd ici à tout autre son.

La machine doit être douce, puissante et souple, me dit-il.
Parole d'amoureux.

Un générateur y bat.

Pistons, pompes, injecteurs, circulateurs, séparateurs, fuel, air et eau, tous au service de l'hélice, propulsent le navire aujourd'hui à 18 nœuds. Nous parcourons 400 milles par jour, à rebours de la course du soleil, à rebours du rythme corporel, le temps n'est plus qu'espace.

Il fait matin en plein sommeil, et vif éveil au milieu de la nuit.
Demain grignote chaque aujourd'hui.

Les mots des autres se trament aux miens, ce que Sylvie Germain décrit de son voyage dans le grand train russe se glisse subrepticement dans ce grand bateau qui va par l'Atlantique.

15 AVRIL

Un fort roulis amené par la nuit, fort le matin, brumeuse la mer, l'air saturé d'eau, les mains poisseuses d'un climat de plus en plus tropical.

Nous avons continué avec le bosco à se regarder en silence, il n'avait aucune envie de raconter, rien, le métier de marin le fatigue, il dit qu'il a trop de souvenirs pour s'en souvenir.

Le roulis était fort aussi en ce début d'après-midi opaque.

Lorsque son portrait a été terminé, Alain est reparti bosser sur les coursives glissantes et, le temps de détourner mon attention pour ranger la terre, un coup de roulis plus sec a envoyé au sol sculpture et outils. La pièce est écrasée sur son côté, absolument frappée de déséquilibre.

Elle ressemble aux bateaux de pêche échoués à marée basse dans les ports du Cotentin et de Bretagne.

Chacun ici dit qu'on ne joue pas avec la mer puisqu'à tous les coups, elle gagne. Donc on surveille la météo. Et on anticipe. À bon entendeur...



16 AVRIL

Vu des pélicans et des grands cormorans déployés au ras de l'eau. Immenses... la terre s'annonce avec eux.

L'animal aux longues oreilles fait couler les bateaux. Les marins ont peur de ces bêtes. Il semble qu'en effet, au temps de la marine à voile où les bateaux se chargeaient de victuailles vivantes, les lapins, s'échappant de leurs clapiers rongeaient cordages et espars. Soit.

Une autre version, plus souterraine, plus en lien avec l'inconscient, me suggère que le fameux "grandes oreilles" est d'abord un copulateur effréné notoire, incarnant une certaine vitalité sexuelle, tout à fait déplacée dans ce milieu où les pulsions se doivent d'être tues, au moins jusqu'aux escales.

Une autre créature est connue pour porter malheur sur les bateaux : la femme.

20 AVRIL

Eric et ses amis ont débarqué. J'aurais volontiers fait le portrait de cet homme habitué au pouvoir, conservateur, excessif et généreux, passionné de chasse, de rhum et de l'histoire complexe de ses Antilles natales. Nos désaccords sonnaient justes et forts.

Démarré dans l'atelier du bas, au son d'un rap américain et de Bob Marley, le portrait de Gabin, le zef.

Zef, petit vent qui ne sert à rien, me traduit-il.

Gabin, pilotin, patient et attentif, amusé et serein, joue son premier embarquement comme une éponge, absorbant tout, travail, récits, ordres, conseils.

21 AVRIL

La représentation du commandant interroge son modèle. Portrait de l'homme ou d'un représentant de la fonction ? La sculpture se démarque des fonctions, je me fiche des hiérarchies, et si elles apparaissent de façon inévitable dans les sculptures, c'est plus par le passage sur les visages des métiers ; passer trente ans à suer dans la machine n'use pas le visage et ne tire pas les traits de la même manière qu'à dérouler une vie d'officier. Les corps ne marquent pas les mêmes actes, les mêmes successions de gestes, ni la même condition sociale à terre.

22 AVRIL

LE BRUIT, TOUT EST BRUIT,

Jour et nuit, bruit et vibration, légers à-coups du bateau quelquefois.

Certains marins le sont de père en fils. Pas tous.

Certains ont rêvé la mer dès leur enfance et le sont devenus, pour le meilleur et pour le reste. Vingt ou trente ans de navigation peuvent vous transformer un rêveur en grincheux amer, en éternel absent, en voyageur désabusé, revenu de tout et prêt à y retourner. Certains fuient quelques malédictions natales, d'autres cherchent à se perdre, la plupart gagnent bien leur vie et c'est souvent une motivation insuffisante.





24 AVRIL

Christian, ouvrier machine, par choix dit-il, cultivé, grand voyageur au-delà de son métier, du grand nord à la Terre de Feu, aux terres australes et à la Nouvelle-Zélande, parlant plusieurs langues, moins l'anglais dit-il. Sa voix roule côté sud de la France.

Il a cessé de prendre des photos lorsqu'il s'est aperçu qu'en fermant les yeux, il pouvait déplacer sa mémoire dans les espaces de son choix ; vastes et sans nostalgie sont ses souvenirs.

Il est venu aujourd'hui dans l'atelier avec sa clé, chargée cette fois encore de photos d'orques, d'éléphants de mer, de sternes, de cormorans et de sourcils noirs. Les siens sont gris sur des yeux bruns, très bruns.

A priori, rien ne distingue une gueule de marin d'une gueule de terrien.

Mais se nommer marin, c'est se couvrir d'écailles et de sel plutôt que de plumes et de poussière, c'est se vivre par l'aventure encore possible, la solitude encore choisie.

Faire les portraits d'un équipage, ce serait faire celui de visages souvent fatigués, de tous âges. Représenter un marin n'existe pas, hors des signes vestimentaires, rien ne distingue un marin d'un terrien.

Explorer les visages et les figures est dérisoire, essentiel et fragile. Nous voyageons sur le globe, je voyage en modelant les visages et les histoires des choses et des gens.

Et je fuis.

Pour eux, de tous temps, la mer et le bateau restent les grands sujets, l'un fondu dans l'autre, toute l'énergie de l'un à éviter la confusion avec l'autre. L'un devant rester sur l'autre par apprivoisement, corps du navire à corps des vagues et des vents, obstinément calme.

Leurs souvenirs évoquent plus souvent les tempêtes que les couchers de soleil pourtant miraculeux qui surgissent sur l'immense disque vivant.

Dans les îles, les frégates, cormorans, albatros, pélicans, bouffent tout le poisson qu'ils piquent en plein vol, ou en plein plongeon.

Observer les pélicans survoler, araser l'eau ou plonger subitement leur masse pour avaler quelques poissons, ma tête posée sur l'aileron de la passerelle pour garder au dedans l'empreinte des vols de frégates, les grands oiseaux pointus de deux mètres déployés.

Lors de la dernière escale, j'ai tenté d'approcher les aigrettes blanches qui suivaient le tracteur récoltant la canne à sucre dans une plantation. Au pied de la montagne Pelée entourée de brumes empruntées aux nuages, les aigrettes s'envolaient, inapprochables comme les goélands qui suivent les sillons des tracteurs sur la falaise normande.



26 AVRIL

Se réveiller, séant sur le lit, ouvrir le rideau et voir, par le sabord, des poissons volants se donner relais sur les vagues, bleus et verts, étincelants, droits comme des fils de lumière suspendus.

Chercher dans l'horizon souffles de baleines et dorsales de dauphins.

Les trouver par les yeux du matelot sur le pont, qui sait voir ce que je cherche, pointant la trace blanche de l'animal au-dessous...

Une autre NUIT

Dormir, impossible. Ça roule, ça tangué, ça creuse, ça tesse, ça cogne, ça ne cesse pas, ça frappe, ça hoquette, ça s'élève puis chute, ça s'écrase ; le matelas, le corps, le sol, tout est bateau, tout est la vague qui se casse à l'avant, tout est la crête blanche qui s'effondre dans des nappes d'écumes, tout est la vague qui monte et enfle et explose avant de s'enrouler sur elle-même et de s'étaler dans un creux énorme ; ça vibre et souffle la Machine, imperturbable à 17 nœuds, ça vibre et là-haut, à la passerelle, veillent deux hommes pour le quart du chien. Temps de chien ne se dit pas en mer et pourtant là, nuit de chien. Esprit errant, m'habiller, monter dans la nuit du château, à l'heure du quart du chien justement, regarder béate les signes fluorescents des écrans radars. La nuit seulement, partout devant, rien n'est visible d'autre qu'elle-même, qui monte et qui descend.

Les sculptures, rangées dans les bannettes, calées par des morceaux de mousse en lieu et place des lits superposés de la cabine Suez, n'ont pas bougé.

Pensé d'ici, rien de plus rassurant qu'un arbre respirant son immobilité. J'entends Nicolas Bouvier dire : *Bientôt, c'est le voyage qui vous fait ou vous défait*. Le son de sa voix parlant des arbres plantés dans son jardin suisse me tranquillise. Ici, c'est encore la nuit sur la mer, à 800 milles des côtes portugaises, la nuit charrie des vagues, les vagues creusent les doutes, quel est ce lieu pour quels portraits, quelles ébauches, quelles formes pleines, quel équipage puisque celui-ci change à chaque rotation, rien de moins constant qu'un équipage, alors... quel équipage ?

Huit marins vont débarquer à Dunkerque dans deux jours.

Reste que chaque vie est un autoportrait.

Leurs corps sont sculptés par les multiples aller-retours sans destination par les absences et les retrouvailles, par l'intensité de leur travail, de leurs solitudes, de leurs ennuis et de leurs excès, par les décalages horaires, les changements climatiques permanents, les huis clos répétés et les multiples brefs au revoir.

29 AVRIL

Entre Pointe-à-Pitre et Saint-Nazaire, neuf jours de pleine mer qui déroulent leurs instants de grâce et d'inévitable fatigue pour une remontée à l'inverse du soleil, l'une prenant peu à peu l'ascendant sur l'autre.

Parcourir, dans la sculpture, les sensations d'une horizontalité précaire ou parfois perdue, de l'instabilité des corps sur le bateau, de l'insistance des hommes de mer à se déplacer ainsi.



1^{ER} MAI

Bateau à quai sur le port de Dunkerque. Journée internationale du Travail. Repos pour tous. Sitôt à quai, j'ai sauté sur le vélo du bord, parcouru avec jubilation le port désert et pédalé jusqu'à la chapelle des gens de mer, solitaire édifice en acier constitué d'un conteneur horizontal de dix pieds prolongé par un autre de vingt pieds dressé en nef. Solennelle et multiconfessionnelle. Même le Ying Yang y est brodé à l'entrée.

Joan vient depuis deux jours à l'atelier, après sa journée de travail. Ouvrier pont, il nettoie et entretient les peintures du bateau, du dedans au dehors, à coups de balai, de Karcher et de brosse. Joan et sa mémoire napoléonienne. Il dit *Je suis un homme simple, normal* pendant qu'émerge une sculpture de son visage rond et volubile, coiffé d'un inamovible bonnet, la bouche étirée et l'œil joyeux.

Le lendemain, je lui demande ce que signifie pour lui un être normal, il répond avec son accent roulant les pierres de ses montagnes natales : *une personne qui comprend tout, qui comprend Dieu.*

Un Prince Mouchkine, sur l'aileron bâbord du bateau, cette fin d'après-midi où nous fêtons l'anniversaire de deux hommes. L'heure où le soleil argentise la mer et brûle l'œil de froids reflets hypnotiques et aveuglants. Bienheureux les simples d'esprit. Joan, plein de récits de loups et d'ours, de connaissances historiques et linguistiques, d'affection naïve pour une France mythique que je ne connais pas.

Il dit qu'en Roumanie, près de sa contrée montagneuse, les ours descendent dans les villages se nourrir des poubelles. Il dit que c'est plus facile pour eux que de chasser. Il dit que les ours sont comme les hommes, qu'ils cherchent la facilité. Que les loups restent cachés en hiver, et que les hommes sont aussi comme les loups.

Ici comme ailleurs.

Des loups de mer...

Un marin des Carpates.



8 MAI

Silence à l'intérieur, la mer est devenue un territoire stable et quotidien. Monotone ?

Cinq semaines sur cette masse flottante et l'habitude de la mer au réveil, de la mer au coucher, de la mer toujours et partout, s'est installée. À quel moment l'habitude prend-elle sa place ? Ne pas perdre de vue que pour moi, elle restera éphémère, rare, étrange et précieuse.

Le quotidien des marins est un déplacement renouvelé et monotone... renouvelé et monotone de par le monde, à travers des noms de lieux. Le bateau est leur territoire.

Leurs vies sont traversées de contrées lointaines et d'intenses solitudes, leurs vies sont pleines de bribes, quand bien même tous les marins ne sont pas des voyageurs curieux, ils voyagent pourtant tous.

Parfois, regardant ces hommes, je me sens peu à peu disparaître dans l'absence de reflet.

La mer paisible aspire en ce moment les souvenirs et les projets et ouvre soudain l'esprit à un plongeon voluptueusement mortel. Longuement face à elle, la solitude devant l'immensité grouillante de vide devient vertige. S'asseoir alors en haut d'une échelle. Attendre que ça passe. Le vertige.

Quelque chose ici évite toute expression psychologique, quelque chose d'assez masculin oblige à contenir ses émotions, ses désaccords ou ses états d'âme, quelque chose oblitère la pudeur, la valide comme sauf-conduit, quelque chose de dur situé dans les vagues.

Comme si le métal en parallélépipèdes disposés gentiment sur cet îlot mobile finissait par planter quelques particules dans les cœurs travaillant à ses déplacements.

Peut-être que les navigateurs se taisent un peu plus que les autres parce qu'ils savent le peu de poids de leurs mots face à l'océan. L'étendue à traverser pour rejoindre nulle part, ça ne s'arrête jamais, ça ne conduit qu'au retour, pour transporter des marchandises certes, mais le véritable enjeu à bord est d'atteindre un ailleurs afin d'en repartir.

Christian me manque, sa désinvolture attentive, sa débonnaire solitude, l'insolence de son choix d'être resté en bas tout en bas du bateau, de l'échelle sociale, en bas et au cœur des bateaux.

S'il lit un jour ces mots, ce que je souhaite, il glissera sur son œil droit un air goguenard et sur l'autre un éclat de tendresse.

BLEU

Il existe une zone dans lequel ne vit que du bleu, le bleu cotonneux d'un ciel paisible, le bleu noir de la mer en fin de journée au nord, sur lequel dansent des lignes blanches à peine entrevues, le bleu anthracite qui s'approche du soleil, le bleu écrasé par un soleil descendant irradié, le bleu vert et turquoise qui lèche la coque, sur laquelle sans cesse se transforment des irisations d'écume étales, les bleus réciproques des yeux des marins.

Le bleu plus ou moins délavé des combinaisons de travail, bleu des grues et celui des générateurs, mais d'ailleurs pourquoi tant de marins ont-ils l'iris bleu ?

À perte de vue un désert bleu.

À l'arrière, seul le sillage l'écarte d'un long mouvement blanc.

Quand le soleil s'y couche...

11 MAI

Aujourd'hui la mer me parle de nouveau, sortie de son autisme, de sa langue mélancolique.

Démarré un portrait de Laurent, second mécanicien long et rieur.

Travailler au PC machine me va parfaitement. Dans les battements de cœur du bateau, chacun va et vient à ses tâches mécaniques, je tourne autour de visages concentrés.



15 MAI

Accosté hier à Pointe-à-Pitre. Ici à quai, près des tropiques, malgré le moteur arrêté, la température est montée à 55° dans la machine. Passé la matinée, à photographier les médecins du bateau en train de nettoyer les pistons de leur huile épaisse, remplissant des poubelles de chiffons poisseux d'un sang noir.

(...) Les ports sont dressés de murs de boîtes d'acier, de portiques articulés gigantesques, dramatiques insectes mécanisés aux alarmes et aux sifflements aigus, et quelques minuscules véhicules chargés d'amener les hommes en dehors de la zone des boîtes.

Passées les barrières et les guérites de contrôle identitaires, des quatre voies mènent au centre des villes qui n'attendent plus les marins. Fondus dans l'anonymat, pressés par le temps, ils ne se baladent plus, vont faire quelques achats, quelques connections internet, puis s'en reviennent sur leur bateau.



22 MAI

Il y a sur ce bateau des enfances à l'œuvre chez les hommes de l'équipage, l'enfance toujours, origine, cap donné à l'existence, peu importe la destination, elle est fatale ; *seuls comptent les allers-retours, entre soi et soi* disait Duras.

Ce que j'aime chez les marins, c'est la mer.

Elle les nourrit et en dépit d'une possible monotonie, elle les voyage et les paysage.

Elle les abreuve et les pleure.

Les larmes elles aussi sont salées.

La mer nous pense.

26 MAI

Un soir, un peu avant les Açores, un barbecue pour fêter le départ en retraite du chef, entre piscine, boîtes et nuit.

En fin de soirée, quelques hommes chantaient, tragiques ou hilares, couvrant plus ou moins les bruits du navire et me suis mise à chanter avec eux. Chanter au milieu de nulle part pour nul autre que le chant. Un monde où les marins ne chanteraient plus serait parfaitement insipide et blafard.

1^{ER} JUIN

Nous repartons aujourd'hui vers Montoir, puis dimanche vers les Caraïbes.

6 JUIN

À quelques centaines de milles des Açores, nous vogueons sous un ciel pâle, souvent éteint par la brume et dans une mer plane. Le corps du bateau a repris son rythme lancinant, 18 nœuds dans le nulle part à retraverser...

7 JUIN

Mail de Christiane, amie navigatrice

(...) J'ai le curieux sentiment d'être un peu échouée, ici à terre, et je rêve et suis heureuse pour toi, de te savoir traçant ta route dans la solitude maritime. D'où ma nostalgie à l'annonce de ton retour presque proche et à la connaissance d'un sentiment de rupture qui m'habite encore et qui va t'accompagner lors de ton retour.

Il va falloir accoster, débarquer... pas seulement dans ton corps mais aussi dans ta tête. Je comprends les gens qui partent pour ne vivre qu'en bateau...

8 JUIN

Mail de Anne-Marie

Sans doute y a-t-il dans la création artistique une sublimation diabolique, céleste, magique, terrifiante... de l'amour ? Que l'on ne choisit pas de vivre mais qui "nous choisit". Qui affûte les sens, une sorte d'hyperesthésie de l'âme. C'est P. Quignard qui disait : « regarder jusqu'à ouïr, écouter jusqu'à voir en transparence des choses, jusqu'à déceler des résidus de nuits épars dans le jour, des traces de lumière à vif dans la nuit. »

11 JUIN

Installés sur le gaillard, dans la nuit chaude d'avant les tropiques, l'océan seul juste au-dessous, le ciel seul tout au-dessus de nous. La mer dessinée par la fluorescéine, plancton luminescent, reflets d'étoiles coulées dans l'eau, glissant autour du bulbe qui traverse les flots en silence. Quant au ciel, suspendu sous d'autres étoiles, creusé par les planètes, infiniment tracé d'une voie bien plus magique que lactée. Nous nous sommes installés dans la nuit chaude, assis sur l'avant silencieux du bateau, entre les deux immensités, enveloppés par le chant gémissant du bateau et le vent. Il y a des temps où la grâce de vivre évacue tout projet, toute construction, tout filtre, toute pensée même. Gonflant le cœur de gratitude.

12 JUIN

Pierre Yves et son silence doré dans la lumière crue et l'environnement vert, métal peint brillant, le trouver là sur la passerelle tôt le matin, boire un thé, retrouver le défilé des vagues aux pieds du château, au loin et tout autour.

15 JUIN

Ce soir, quittant Pointe-à-Pitre vers Fort-de-France, le nez ouvert au hublot, regarder les lumières de la ville s'éloigner en glissant doucement dans l'élégance d'une nuit tropicale.

Je ne sais pas parler de la mer. Tout ce que je sais c'est qu'elle me débarrasse soudain de toutes mes obligations. Chaque fois que je la regarde je deviens un noyé heureux.

Romain Gary, in *La promesse de l'aube*



19 JUIN

Filmer les arrivées et les départs des ports est devenu un geste récurrent et simple dont je ne sais pas encore ce qu'il deviendra, mais j'entrevois un montage comme un glissement contemplatif entre le monde des hommes et leur absence, sur une coque de noix aux allures de métal. Ou l'inverse.

J'ai monté un nombre incertain de portraits de petite taille, je n'en sais rien, l'impression de dérouler depuis longtemps la même pelote à l'infini, j'attends de rentrer pour voir l'ensemble du travail réuni.

Sommes de nouveau à quai à Pointe-à-Pitre. Retrouver la terre après neuf jours d'océan est plutôt salubre pour l'esprit, ça replante ponctuellement la réalité au rappel, le temps incarne à nouveau ses heures et ses minutes, le port est un sas entre mer et terre. Il est assez excitant d'accoster en ses digues et rassurant de les quitter. Les manœuvres ont pris enfin du sens, le lien entre passerelle, machine et ponts m'est devenu évident, chacun, à un poste différent, parle au talkie-walkie de la même aussière, du même mouvement, de la même coupée, de la même échelle de pilote, des mêmes opérations mécaniques ; chacun, à un bout différent de ce territoire qui s'ébranle, à un étage différent, prend soin de l'organisme bateau.

Lorsqu'il évoque le naufrage décidé d'un navire en voie de démantèlement, qu'il raconte la dernière manœuvre pour l'échouer, le marin le plus blasé redevient sentimental. Et désolé.

Je file ajouter un bras à la statue du commandeur...

23 JUIN

Tant de temps pour penser, à tout, à rien, à la beauté foudroyante de vivre, bercée par l'océan, son inlassable splendeur.

Entre Pointe-à-Pitre et Saint-Nazaire, neuf jours de pleine mer ont déroulé leurs instants de grâce et d'inévitable fatigue pour une remontée à l'inverse du soleil, l'une prenant peu à peu l'ascendant sur l'autre, pendant qu'entraîne en force une nostalgie annoncée. Les statues de Pierre Yves, second capitaine, Cécile, matelot, Anthony, chef mécanicien, sont terminées.

24 JUIN

Bonjour Cécile,

Bientôt les adieux à tes marins... tu auras une vision de la mer et de ses habitants bien plus vraie que pas mal de personnes qui en ont parlé avec les pieds ancrés sur une terre parfaitement solide. L'on se sent tellement tout petits sur notre coque de noix au milieu de nulle part, juste en suspension.

Jacques

Tu sais de quoi tu parles toi qui fus marin durant 40 ans, débarqué pour la retraite il y a tout juste un mois... les adieux aux marins te tiennent-ils quelquefois compagnie ?





26 JUIN

Dunkerque. La brume est aussi épaisse sur la Manche que le mois dernier. De la passerelle, on ne voit pas l'avant du navire. Les cornes hululent gravement, l'automne en juillet nous tombe dessus sans prévenir, la nostalgie mord mes neurones, la terre s'annonce sans tendresse.

Ranger, emballer, démonter.

À Dunkerque, j'expose une dernière fois les sculptures dans la cabine Suez, avant de rendre à ce lieu sa vocation première. Et de l'atelier apparu en ces trois mois, improvisé lieu d'exposition donnant sur les flots, j'ai fait disparaître sellettes, caisses à outils, pains de terre, traces d'argile au sol, sur les murs ; rangé bouquins et cartes postales d'un certain jardin peint par Cézanne, d'un Johny Lee Hooker en plein concert, d'une actrice et sa pensive clope au bec, d'un homme marchant le long du bout du Monde, photographié par l'amie Aude, quand Le Havre n'a plus pied ; celle aussi des jeunes gens courant dans les rues de Prague un printemps 68 ; et délicatement mis en caisse les sculptures d'oiseaux et les portraits des habitants provisoires du Fort Saint Pierre.

Blanc laiteux et opaque tout autour, échos de cornes de brumes dans le brouillard, concentration extrême à la passerelle, dans cette Manche fréquentée par de nombreux bateaux, cargos, bateaux de pêche et voiliers, l'absence de visibilité devient dangereuse en pagaïlle, les hommes d'équipage usent de tous leurs radars, leurs ouïes et leurs yeux pour déceler l'inattendu possible.

Entre Saint-Nazaire et Dunkerque, plusieurs ont débarqué, Joan, le matelot des Carpates, Jérôme, le bosco, Stéphane, le capitaine, autant d'au revoir sans fioriture, sans mot, des au revoir de marins...

Je mesure l'étrangeté de ces métiers qui vous font surgir et disparaître en quelques tours d'hélice une vie autre, un monde autre, une temporalité autre.

Le sillage aujourd'hui est une plaie, son absence à l'arrière du bateau me semble injustifiable.



REMERCIEMENTS

À vous tous, sans qui ce projet n’aurait pu se réaliser, merci.

Merci aux partenaires et aux mécènes

Cap Projet, CMA-CGM, Derrey, DRAC de Haute-Normandie, Fédération Française des Pilotes Maritimes, Forestière du Maine, Matmut, Mazars, Métallerie SMEC, Propeller Club, Région Haute-Normandie, SOGET, Transports Gosselin, Union Maritime et Portuaire (UMEP), Ville du Havre, W&Cie.

Un grand merci

aux Docks Vauban du Havre pour l’accueil de l’exposition, à l’agence W&Cie et Walter, ainsi qu’à la Ville du Havre.

Pour l’indispensable assistance technique

Jean-Baptiste Pfeiffer et Bruno Martin.

À l’indéfectible présence de l’association Regards Croisés

Christine d’Aboville, Annick Faury, Philippe Gestin, Anne Marie Husson, Pascal Pareige, Martine Pastor, Cécile Saiter et Christiane Tincelin.



Réalisation : bdsa
Imprimé à 600 exemplaires à la Petite Presse au Havre.
Octobre 2013.

Un merci chaleureux pour son soutien à Éric de Lucy

Pour leur accueil

aux officiers et matelots de l’équipage, embarqués sur le Fort Saint Pierre entre le 4 avril et le 29 juin 2012

Jacques Barbot, Stéphane Beauvois, Gilles Blanquart, Iosiv Blinda, Clotilde Braun, Christian Breton, Sandra Constantin, Marc Delahaye, Étienne Force, Ghislain François, Pierre-Yves Guerch, Olivier Guille, Jean-Michel Graziani, Gabin Hernandez, Louis Karol Hübsch, Gheorghe Iutes, Cyril Krotoff, François Lambert, Alain Le Moullec, Pierre Lerat, Jean-Pierre Maillard, Cyril Marquier de Villemagne, Jérôme Mercier, Anthony Mouton, George Mitran, Cécile Pascal, Nicolae Perju, Liviù Popa, Moïse Popovici, Gilles Ralec, Jean-Philippe Raymond, Lile Rosy, Laurent Thuret, Joan Tîmpaù.

Pour les contributions amicales, les coups de main et la confiance de

Béatrice Bachy, Alain Baril, Hubert Bonvillain, Philippe Bossi, Philippe Brault, Agathe Cahierre, Florence Calame, Hélène Castel, Christophe Decorte, Gilles Déleris, Daniel Dumesnil, Olivier Dureau, Yvan Duruz, Éric Enjalbert, Chantal Ernoult, Philippe Ferbourg, Philippe Fleuret, Michèle et Denis Gancel, Emmanuel Groutel, Nancy Huston, Sophie Lebel, Estelle Lecoq, Pascal Leturq, Jean-Michel Levacher, Denis Lucas, Bruno et Béatrice Martin, Sylvain Obriot, Brigitte Patient, Maxime Paz, Jean-Baptiste Pfeiffer, Axelle Rougeulle, Tanya Saadé, Karl Tailleux, Aude Tincelin, Benoît Tournebize, Philippe Valetoux, Corinne Valois, Emmanuelle Viard, Walter Walbrou, Marie Wattelet, l’atelier Toute terre Normandie, et de Kadi, Manu, Ginette et Jean.

Le film Au loin, tout autour a été réalisé grâce à

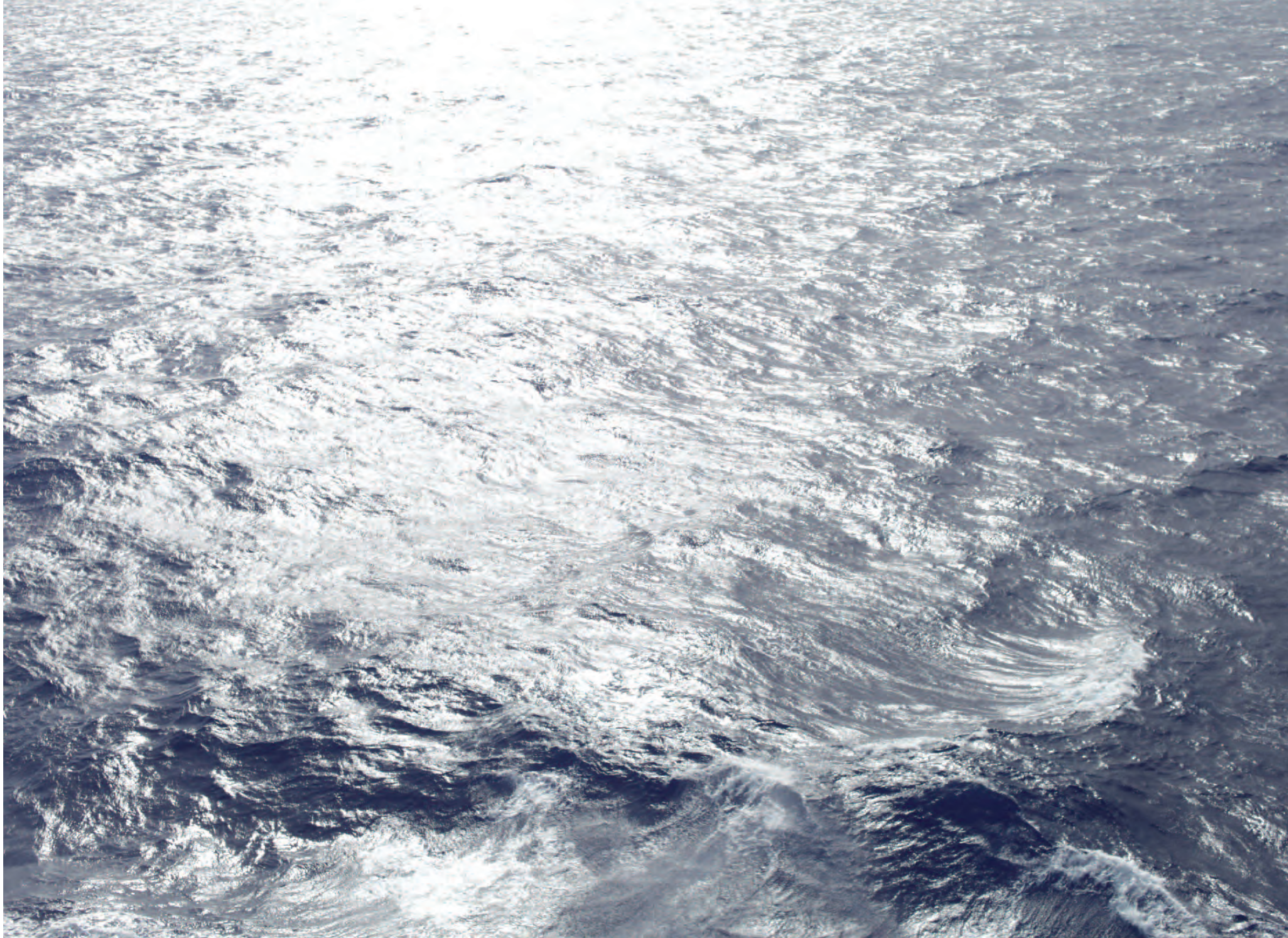
W&Cie et Windsor Paris, Olivier Dureau et Sylvain Obriot à l’assistance de réalisation, Joseph Da Rosa pour le montage du film et Jean-Daniel Bécache pour la création sonore.

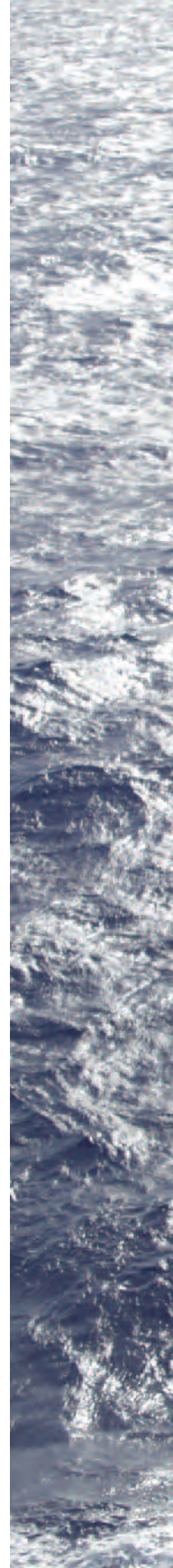
Photographies

En mer, Cécile Raynal (except p.57 : François Bailly Comte)
À terre, Aude Tincelin

Lumière

Philippe Ferbourg





Cécile Raynal

Née en 1966 à Château-Thierry.

Plasticienne et danseuse,
Cécile Raynal consacre,
depuis 2008, ses activités
exclusivement à la sculpture.

www.cecileraynal.net

